

Et tu n'es pas revenu

Marceline Loridan-Ivens

Coup de cœur :

Un petit livre par le nombre pages, mais véritablement un grand livre !

En une centaine de pages seulement, l'auteure traite de la déportation des juifs, de leur extermination, et pour certain(e)s de la vie après leur voyage en enfer. Avec une multitude d'images tirées de sa propre expérience. A quinze ans, sa famille dénoncée, elle et son père sont arrêtés par la Milice française ; ils seront envoyés à Drancy, avant d'être déportés, elle à Birkenau, lui à Auschwitz.

Mais ce livre nous parle aussi de son retour, de l'absence du père qui ne reviendra pas, de la vie après le camp... C'est une lettre à son père, une réponse au petit mot de quelques lignes qu'il lui avait fait parvenir, par l'intermédiaire d'un détenu, soixante-dix ans plus tôt.

Les commentaires de Marceline Loridan-Ivens sont souvent amers, pessimistes. On peut ne pas être d'accord avec elle sur l'Etat d'Israël et sa politique ou les généralisations sur les Arabes. Mais l'essentiel n'est pas là. Ce qu'elle montre, ou à tout le moins, ce que j'ai envie d'en retenir, c'est l'extraordinaire complexité des situations, les raisons de toujours espérer.

Les horreurs décrites sont toutes plus abominables les unes que les autres, mais toujours à chaque page, surgit de l'humanité, des situations imprévues, qui permettent aux détenus les moins fragiles, les plus jeunes, les plus tardivement déportés, de trouver la force de continuer à vivre : le soldat de la Wehrmacht qui pleure en voyant arriver Marceline à Drancy, cette jeune fille rousse lui rappelant sa propre fille, alors il la presse de s'évader car « *là où vous allez vous ne reviendrez pas* » ; le détenu électricien qui, prenant un risque mortel, lui transmet le mot de son père ; ces détenus qui, à son arrivée au camp, au risque d'être surpris par un SS et de finir directement « au gaz », murmurent aux adolescents « *dites que vous avez dix-huit ans* »... ; ce travailleur allemand qui prend le risque de laisser un petit paquet dans un tiroir pour cette jeune juive déportée qui travaille à côté de lui dans une usine de Bergen Belsen : ce paquet « *c'était un cornet plein d'épluchures de pommes de terres cuites* » ; ces prisonniers de guerre français qui refusent d'être rapatriés en France, si les déportés juifs ne sont pas également rapatriés et font ainsi plier l'administration française...

D'autres livres avaient déjà décrit comment les déportés pouvaient parfois trouver des lieux, des moments, des situations où ils retrouvaient une parcelle de liberté¹. Dans ce livre les exemples sont nombreux : c'est l'électricien rappelé plus haut qui peut circuler dans le camp et même entre Birkenau et Auschwitz ; c'est cette jeune juive belge, Mala, « *notre héroïne de*

¹ Par exemple livre de Hermann Langbein « **Hommes et femmes à Auschwitz** » (Réédition aux Editions Tallandier en 2011)

Membre des Brigades internationales en Espagne, Hermann Langbein (1912-1995) est d'abord interné dans des camps français, puis à Dachau (1941) et à Auschwitz (1942) où il fera partie de la direction du groupe de résistance. Le Mémorial de YadVashem lui a décerné le titre de Juste parmi les Nations.

Birkenau », qui, parce qu' « *elle parlait de nombreuses langues, ... avait à ce titre eu le droit de circuler et en profitait pour aider tant qu'elle pouvait* » ; de même lorsque par hasard elle rencontre son père, elle et lui se précipitent dans les bras, se font copieusement frappés par les SS, mais son père arrive à lui donner, sans être vu, une tomate et un oignon, deux aliments pourtant pas dans l'ordinaire du camp !

Le retour des camps sera douloureux, et c'est un euphémisme. Deux fois, Marceline tentera de se suicider.

Douloureux parce que son père n'est pas revenu. Douloureux parce que sa mère ne veut rien savoir ou comprendre et lui demande d'oublier. Douloureux parce que son jeune frère, si proche du père, « *était malade des camps sans y être allé* » et qu'il s'en suicidera. Douloureux au point que longtemps « *je cachais mon numéro* »...

Personnellement je veux retenir cette ultime lueur d'espoir, lors de la mort de Mala. Après avoir réussi à s'évader avec son amant Polonais non-juif, elle est reprise, horriblement battue. Mais le jour où elle doit être pendue devant tous les autres déportés, elle réussit à se tailler les veines, à se détacher et à gifler le SS près d'elle, et enfin à hurler « *N'ayez pas peur, l'issue est proche, je sais que j'ai été libre, ne renoncez jamais, n'oubliez jamais* ». Comme l'écrit l'auteure « *elle choisissait sa façon de mourir* ». ²

P. Diaz Munoz (le 15.03.2015)

² L'évasion et la mort de Mala m'ont rappelé le beau livre d'Anna Seghers « **La septième croix** » (Gallimard Folio 1985)

Et tu n'es pas revenu

Marceline Loridan-Ivens (avec la journaliste Judith Perrignon)



« J'ai vécu puisque tu voulais que je vive. Mais vécu comme je l'ai appris là-bas, en prenant les jours les uns après les autres. Il y en eut de beaux tout de même. T'écrire m'a fait du bien. En te parlant, je ne me console pas. Je détends juste ce qui m'enserme le cœur. Je voudrais fuir l'histoire du monde, du siècle, revenir à la mienne, celle de Shloïme et sa chère petite fille. »

Editeur : Grasset

Parution : 04 février 2015

ISBN : 9782246853916

EAN : 9782246853916

Extrait

J'ai été quelqu'un de gai, tu sais, malgré ce qui nous est arrivé. Gaie à notre façon, pour se venger d'être triste et rire quand même. Les gens aimaient ça de moi. Mais je change. Ce n'est pas de l'amertume, je ne suis pas amère. C'est comme si je n'étais déjà plus là. J'écoute la radio, les informations, je sais ce qui se passe et j'en ai peur souvent. Je n'y ai plus ma place. C'est peut-être l'acceptation de la disparition ou un problème de désir. Je ralentis.

Alors je pense à toi. Je revois ce mot que tu m'as fait passer là-bas, un bout de papier pas net, déchiré sur un côté, plutôt rectangulaire. Je vois ton écriture penchée du côté droit, et quatre ou cinq phrases que je ne me rappelle pas. Je suis sûre d'une ligne, la première, «Ma chère petite fille», de la dernière aussi, ta signature, «Shloïme». Entre les deux, je ne sais plus. Je cherche et je ne me rappelle pas. Je cherche mais c'est comme un trou et je ne veux pas tomber. Alors je me replie sur d'autres questions : d'où te venaient ce papier et ce crayon ? Qu'avais-tu promis à l'homme qui avait porté ton message ? Ça peut paraître sans importance aujourd'hui, mais cette feuille pliée en quatre, ton écriture, les pas de l'homme de toi à moi, prouvaient alors que nous existions encore. Pourquoi est-ce que je ne m'en souviens pas ? Il m'en reste Shloïme et sa chère petite fille. Ils ont été déportés ensemble. Toi à Auschwitz, moi à Birkenau.

L'Histoire, désormais, les relie d'un simple tiret. Auschwitz-Birkenau. Certains disent simplement Auschwitz, plus grand camp d'extermination du Troisième Reich. Le temps

efface ce qui nous séparait, il déforme tout. Auschwitz était adossé à une petite ville, Birkenau était dans la campagne. Il fallait sortir par la grande porte avec son commando de travail, pour apercevoir l'autre camp. Les hommes d'Auschwitz regardaient vers nous en se disant c'est là qu'ont disparu nos femmes, nos soeurs, nos filles, là que nous finirons dans les chambres à gaz. Et moi je regardais vers toi en me demandant, est-ce le camp ou est-ce la ville ? Est-il parti au gaz ? Est-il encore vivant ? Il y avait entre nous des champs, des blocs, des miradors, des barbelés, des crématoires, et par-dessus tout, l'insoutenable incertitude de ce que devenait l'autre. C'était comme des milliers de kilomètres. A peine trois, disent les livres. Ils n'étaient pas nombreux les détenus qui pouvaient circuler de l'un à l'autre. Lui c'était l'électricien, il changeait les rares ampoules de nos blocs obscurs. Il est apparu un soir. Peut-être était-ce un dimanche après-midi. En tout cas, j'étais là quand il est passé, j'ai entendu mon nom, Rozenberg ! Il est entré, il a demandé Marceline. C'est moi, je lui ai répondu. Il m'a tendu le papier, en disant, «C'est un mot de ton père».

Revue de presse

«Toi tu reviendras peut-être parce que tu es jeune, moi je ne reviendrai pas», lui a dit un jour son père, alors qu'à Drancy, au début de l'année 1944, ils attendaient, parmi des centaines, des milliers d'autres Français juifs, le convoi qui allait bientôt les emmener vers l'est...

Et tu n'es pas revenu est ainsi une lettre au père, dans laquelle Marceline Loridan-Ivens - à quatre mains avec la journaliste et romancière Judith Perrignon - raconte à celui qui n'est pas rentré sa propre captivité, son retour en France, sa vie d'après. Plus exactement, l'impossibilité d'une vie après. Le constat est laconique, tranchant, sans nul espoir, et Marceline Loridan-Ivens le dresse inconsolée, mais les yeux secs... (**Nathalie Crom - Télérama du 4 février 2015**)

Marceline Loridan-Ivens signe Et tu n'es pas revenu, soixante-dix ans de remémoration sans un mot en trop. Elle a 86 ans et elle regrette le temps qui passe. Pas celui qui la rapproche de sa propre fin ; non, c'est bien plus grave ; elle regrette le temps qui la ramène aux pires heures de sa jeunesse, le temps de l'antisémitisme éternel et réinventé, le temps de la violence barbare, le temps des rejets, celui de ces enfants d'aujourd'hui qui font grincer leur stylo pour ne pas entendre son témoignage sur Auschwitz-Birkenau. Si certains mots ne sont plus audibles, gravons-les sur des feuilles de papier, pixelisons-les dans des mémoires informatiques ! Ceux de Marceline Loridan-Ivens, mis en scène par Judith Perrignon, ont une force exceptionnelle. Il faudrait les lire entouré du recueillement qui convient, mais en fait peu importe : dès la première ligne, le silence se fait, plus rien ne compte jusqu'à la dernière ligne, et ces mots, nul ne pourra les oublier. On a pu croire qu'après Primo Levi, après Robert Antelme, après Claude Lanzmann, tout était dit. Marceline Loridan-Ivens nous prouve le contraire. La force de son texte, c'est cette colère et cette douleur intactes, amplifiées même par "ce temps qui ne passe pas", pour reprendre le beau titre de J.-B. Pontalis. (**Patrice Trapier - Le Journal du Dimanche du 1er février 2015**)

Soixante-dix ans après, elle publie donc ce petit livre d'une rare intensité, écrit avec la complicité de la romancière Judith Perrignon. Et tu n'es pas revenu s'adresse à son père, qui, lui, n'a pas échappé aux bourreaux nazis d'Auschwitz-Birkenau. Imprimé par Grasset à 13.000 exemplaires, il a très vite attiré de nombreux lecteurs. Il faut dire que Marceline est infatigable et combative : son esprit libre et sa verve ont séduit tous les médias. Son témoignage est d'une

force extraordinaire...

Marceline Loridan-Ivens, malgré la noirceur des événements, fuit tout pathos. (**Mohammed Aïssaoui - Le Figaro du 19 février 2015**)

Inconsolable et gaie, telle est Marceline Loridan-Ivens, la petite fille qui revint des camps. Ce voyage au coeur de l'enfer qu'elle écrit avec la journaliste Judith Perrignon, est porté par cette puissance que seule la gaieté, même contrariée, sait offrir. Voici le petit livre d'une grande dame. Plus qu'un témoignage, c'est une oeuvre littéraire. 110 pages qu'on lit en retenant son souffle. Marceline Loridan-Ivens avait 15 ans lorsqu'elle fut arrêtée avec son père par la Milice. Elle est revenue des camps de la mort. Pas son père. Soixante-dix ans après les faits, elle lui écrit. Une lettre qu'il ne lira pas et qui dit, sur un ton pudique et calme, l'indicible... Inconsolable et gaie : et c'est ainsi que Marceline est grande. (**François Busnel - L'Express, février 2015**)